Nouvelles du coeur, de la cour et de la ville dans la correspondance de Mme de Graffigny à François Devaux

Nicolas Brucker

▶ **To cite this version:**

Nicolas Brucker. Nouvelles du coeur, de la cour et de la ville dans la correspondance de Mme de Graffigny à François Devaux. Mémoires de l'Académie nationale de Metz, 2015, 28, pp.167-178. hal-01482987

HAL Id: hal-01482987

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01482987

Submitted on 10 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nouvelles du cœur, de la cour et de la ville dans la correspondance de M^me^ de Graffigny à François Devaux

Nicolas BRUCKER

Trop longtemps négligées, la vie et l'œuvre de M^me^ de Graffigny ont bénéficié d'un regain d'intérêt au cours des dix dernières années. Les Villarois se sont ainsi souvenus que Françoise de Buisson d'Issembourg d'Happoncourt avait demeuré, au début de son mariage avec François Huguet de Graffigny, dans une maison, construite à grands frais par son mari sur un terrain qui avait appartenu à la famille Callot, dont descendait la mère de Françoise, petite-nièce du célèbre graveur. Le château dit du GEC (Groupement des Étudiants Catholiques), racheté en 1985 par la ville de Villers-lès-Nancy, devenait en 2004 Château Françoise de Graffigny. Voilà pour Nancy. En 2012, Françoise de Graffigny rentrait à Lunéville, selon le titre d'une exposition qui eut lieu alors[1] : la collection de 135 éditions des *Lettres d'une péruvienne*, le plus grand succès de l'auteur, accumulée au fil des ans par Pierre Mouriau de Meulenacker, et léguée au château pour lui rendre un peu de son lustre d'antan, réintroduisait symboliquement Graffigny dans la cour ducale, où, après s'être séparée de son mari, elle passa une quinzaine d'années, jusqu'en 1738. Voilà pour Lunéville. Et tout récemment, en juillet 2014, un colloque réunissait les meilleurs spécialistes de l'auteur, au cours de trois journées où furent abordées de nombreuses questions touchant à l'œuvre, sa diffusion et sa réception, à l'écrivain, sa vie et le contexte historico-culturel dans lequel il a évolué[2]. Mais l'événement le plus marquant fut l'édition de la correspondance complète de Françoise de Graffigny, commencée il y a trente-cinq ans,

1. *Françoise de Graffigny rentre à Lunéville*, éd. Mouriau de Meulenacker (Pierre), Conseil général de Meurthe-et-Moselle - Musée du Château de Lunéville, 2012.

2. Colloque international « Françoise de Graffigny, femme de Lettres des Lumières », 3-5 juillet 2014, Château des Lumières, Lunéville. Actes à paraître aux éd. Classiques Garnier.

et qui est sur le point de trouver une conclusion avec la parution prochaine du 15e volume, couvrant les trois dernières années de la vie de l'épistolière[3].

De l'immense correspondance de Graffigny, seule une partie a survécu, mais la plus importante, tant en quantité qu'en qualité, celle qui concerne les échanges avec François-Antoine Devaux, avocat, poète, receveur des finances, et, par la faveur de la marquise de Boufflers, lecteur particulier du duc Stanislas. Ce sont plus de 2000 lettres, témoignage d'une fervente amitié, qui s'étend de 1738 à 1758, année de la mort de Graffigny. Ces lettres, léguées à Devaux lui-même, vendues par ses héritiers à un célèbre bibliophile anglais, dont la collection, vendue à Sotheby's en 1965, a pour partie été rachetée par le libraire viennois Hans Peter Kraus, et peu après donnée à la Beinecke Library de l'université de Yale, où on peut actuellement la consulter. Ce sont ces lettres qu'une équipe de chercheurs, sous l'égide de l'université de Toronto, a entrepris d'éditer à partir de 1985. Cet ensemble, comparable par son volume et son intérêt aux correspondances de Voltaire ou de Rousseau, présente l'avantage d'une extrême uniformité : l'intimité de la liaison avec Devaux est telle que le lecteur assiste au jour le jour à la vie d'une femme auteur à Paris dans la première moitié du xviiie siècle. Document rare et d'un intérêt exceptionnel pour l'historien, mais œuvre à part entière, qui tient du journal intime tout autant que de l'écriture épistolaire, pour le littéraire, et dont on chercherait en vain un équivalent dans toute l'histoire de la littérature.

C'est à cette correspondance que nous consacrons cette communication, dans l'attente de la publication, imminente paraît-il, du volume XV, qui devrait nous apporter de nouvelles révélations. En partant de la fonction première de la lettre, qui est d'échanger de l'information avec le destinataire, sous condition de réciprocité, nous examinerons la manière dont la correspondance intime rend compte des événements publics, ce qui revient à nous interroger sur la relation de la sphère privée à la sphère publique, pour montrer comment la première finit par annexer la seconde. Et c'est en définitive, par le détour de la nouvelle, un miroir d'elle-même – que Graffigny nous tend – d'un visage dont l'unité sans cesse menacée d'éclatement et de discontinuité trouve, sous l'effort d'une lecture unifiante, son humaine harmonie.

Mille petits rabâchages journaliers

La lettre familière, en faisant irruption dans un quotidien le plus souvent enlisé dans la routine, est supposée créer une surprise, et par la nouveauté de l'information contenue, et par le style selon lequel celle-ci est traitée, et rendre

3. *Correspondance de Mme de Graffigny*, éd. Dainard (J.A.) et Showalter (E.), Oxford, Voltaire Foundation, 1985-2016, 15 vol. Les références figurant dans notre texte renvoient à cette édition.

à son destinataire la vitalité qu'il aurait perdue. C'est dans cette attente journalière que vit Françoise de Graffigny. Au long de ses années parisiennes – elle est à Paris dès février 1739 – sans fortune, dépendant de la générosité de ses protecteurs successifs, et des maigres émoluments que lui valent ses fonctions de dame d'honneur, puis de tutrice, enfin d'auteur, quand, à partir de 1747, la chance enfin lui sourit. Pour cette femme farouchement indépendante, ardemment engagée dans la carrière des lettres, c'est une souffrance de tous les instants que de devoir subir les importunités d'une société dont la médiocrité contraste tant avec les lectures qui sont les siennes, les auteurs qu'elle fréquente, et les espérances qu'elle nourrit secrètement. De ce secret, un seul homme a le partage : François-Antoine Devaux, dit Panpan, dont les lettres ont pour beaucoup été conservées, et qui nous livrent, dans la parfaite symétrie de celui de Graffigny, un portrait analogue et cependant différent, celui d'une personnalité clivée, d'un auteur talentueux quoique sans génie, orgueilleux et velléitaire, généreux sans grandeur, qui promet tant et en définitive tient si peu.

Si l'on en croit les dictionnaires de l'époque, la nouvelle (au singulier ou au pluriel) désigne à la fois une réalité arrivée récemment et un fait qu'on sait depuis peu de temps. Le caractère de nouveauté touche donc l'événement à la fois dans sa factualité et dans la connaissance qu'on en a. Le facteur temps compte énormément : la rapidité des délais d'écriture, d'envoi et d'acheminement entrent pour beaucoup dans la valeur de la nouvelle. Dans le cas de Graffigny, on sait que les levées avaient lieu trois fois par semaine[4], et à en juger par les questions que l'auteur pose de temps à autre à son correspondant, on peut estimer que la fiabilité du service postal n'avait guère à envier à ce que nous connaissons de nos jours.

Ces nouvelles tant attendues, tant désirées, sont constamment dépréciées par Graffigny. Les mots « rabâchages » ou « chiffonnages » se rencontrent souvent sous sa plume pour désigner le contenu informatif. Cette dénégation systématique est un des traits caractéristiques du style graffinien, qui lui donne son ton si particulier, constamment décalé, d'une drôlerie désopilante, qui met en échec toute tentation de sérieux, toute dérive narcissique, toute grandiloquence affectée. Elle indique aussi par là que, tout en se soumettant à la règle de la nouveauté à laquelle tout épistolier doit satisfaire, elle n'est pas dupe ; et qu'elle ne limite pas l'acte épistolaire à la diffusion d'une information. L'enjeu est ailleurs.

Sur quels sujets portent ces « nouvelles » qui emplissent les lettres des deux correspondants ? On pourrait les grouper en trois catégories : nouvelles

4. Voir Simonin (Charlotte), « "Madame la Péruvienne", "La Grosse" ou "Maman". Les jeux du je dans la correspondance de Françoise de Graffigny », dans *Moi public et moi privé dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours*, éd. Wintermeyer (R.), PURH, 2008, p. 53-65.

littéraires, nouvelles mondaines, nouvelles du moi. Des premières nous ne dirons mot, cela nous ferait entrer dans des détails infinis. Nous nous contenterons, ce qui est déjà trop pour les limites de cette communication, d'évoquer les deux dernières catégories, en les faisant jouer l'une contre l'autre : nouvelles du monde, des sociétés fréquentées par Graffigny à Paris, par Devaux à Lunéville et Nancy, mais aussi des grands événements publics, dont ils sont, directement ou indirectement, les témoins ; nouvelles du moi, que s'échangent deux êtres épris de sincérité, et qui ne se cachent rien de leurs états d'âme, des troubles de leur santé, non moins que de leurs amours respectives. Loin de prétendre dresser un catalogue de ces nouvelles, qui sur vingt ans, constituent une somme considérable d'informations, nous envisageons de montrer, sur quelques cas, de quelle manière Graffigny personnalise le rapport à l'événement, de telle sorte que de public il se retrouve au niveau du privé. Ou comment la sphère intime annexe à ses usages et à ses fins les faits du dehors social.

Du public au privé : regards croisés sur l'événement

Les lettres de Graffigny font défiler de nombreux faits de l'actualité des années concernées : la Lorraine exilée à Paris informe son ami resté à Lunéville des événements dont les conversations sont pleines, tandis qu'en retour, et selon un protocole bien réglé, Devaux distille à Abelle les potins, ce qu'il appelle les « chiffonnages » de la cour ducale. Ce qu'il lui dit des circonstances de l'incendie qui, le 6 février 1755, touche l'aile droite extérieure du château de Lunéville ne s'est certes trouvé dans aucune gazette. Dans la lettre qu'elle lui écrit en retour, elle fait part des nouvelles qu'elle a pris des personnes de sa connaissance qui ont eu à souffrir de l'incident :

> « J'ai envoié au Chien[5] une letre que je recu hier du pauvre Ron[6] dans laquelle il y a cinq lignes de sa main. Elle est absolument hors d'affaire, mais une que Md. Heré m'ecrivit le lendemain de l'insendie m'avoit donné les plus vives inquietudes. Apparement qu'elle etoit allarmée du feu et qu'elle voiait tout en noir. » (11-2-1755 (mardi gras) ; lettre 2211 ; vol. XIV, 236)

La nouvelle publique ne devient intéressante qu'au prix d'une conversion qui lui donne un caractère particulier. Graffigny montre le degré d'empathie dont elle accompagne la réception de l'information : « (...) depuis dimanche jusqu'à mardi j'ai eté le cœur entre deux pieres » (*ibid.*).

---

5. Surnom de Nicolas-François Liébault (1716-1800), capitaine dans le régiment Royal-Lorraine-infanterie, et ami intime de Devaux.

6. Surnom de Claire-Claude-Louise Lebrun (v. 1700-1779), comédienne de la troupe du roi Stanislas, et amie intime des deux correspondants.

Autre événement lorrain, la même année, l'inauguration de la place royale de Nancy, dont Graffigny suit avec intérêt les différentes étapes. La statue de Louis XV, œuvre de Barthélemy Guibal et Paul-Louis Cyfflé, qui doit en occuper le centre, est coulée une première fois le 12 mai, puis de nouveau, avec succès cette fois, le 15 juillet. Apprenant la nouvelle à Commercy, Stanislas fait sonner les cloches et tirer un feu d'artifice. Elle sera finalement inaugurée le 26 novembre. Graffigny commente ainsi l'événement :

> « Je suis fort aise que la statue ait reussi, mais ce n'est pas de ces joyes qui vont a l'ame. C'est par charité pour les fondeurs. Je ne croirois pas qu'on fit sonner les cloches pour pareilles choses. On ne fait tant de train ici. » (20-7-1755 ; lettre 2253 ; vol. XIV, 310)

Ce n'est pas le succès de la fonte qui inspire sa réaction, mais la décision du prince de faire sonner les cloches, non l'événement, mais sa réception. D'une certaine manière, Graffigny se comporte en historien ; sa lecture est de second degré. Mais là encore se manifeste un trait constant de son caractère, l'empathie pour le prochain, en l'occurrence les artisans fondeurs. Elle se réjouit avec eux d'un résultat qui conclut heureusement de longs et coûteux efforts. On peut aussi déceler un brin de philosophisme dans la réprobation toute voltairienne qu'elle porte sur la nouvelle, le ton sarcastique de l'Idole, surnom qu'elle donne à Voltaire, en moins. Et enfin, plus sûrement encore, un sentiment anti-français prononcé, que l'ancienne dame d'honneur de la duchesse Élisabeth-Charlotte ne cherche pas à voiler.

Graffigny joue son rôle d'informatrice, non de Devaux seul, mais à travers lui de toute la société lunévilloise, de la ville comme de la cour. Les festivités qui en septembre 1744 font suite à la miraculeuse guérison du roi de France à Metz donnent lieu à plusieurs rapports : sont évoqués les illuminations, les feux d'artifice, les fontaines de vin, les bals ; mais aussi les terribles encombrements de carrosses, dans lesquels l'écrivain pense plusieurs fois perdre la vie. Nouvelles fêtes quand le mois suivant le roi est de retour dans sa capitale. Elle assiste, des fenêtres d'un logement de la rue Saint-Jacques, au passage du convoi royal. « Je ne puis te dire de combien de façon j'en ai eté remuée ». Des souvenirs de son enfance, de son père, qui était lieutenant des gardes du corps et major de gendarmerie, l'assaillent alors. Mais au milieu de la liesse, des idées sombres lui viennent : elle songe à Henri IV et à son assassinat, puis remarque plusieurs faits troublants qui sont pour elle autant de présages sinistres, et dont elle fait la confidence à son ami :

> « Au-dessus d'un arc de triomphe qui est a la Greve, on a tiré la figure du roi tres ressemblantes sur un chart qu'il conduit. On l'y a tiré la corde au col en place de Greve ! En verité, cela me parait indessent. Le jour de son entrée il faisoit si grand vent que la Victoire, qui tenoit une couronne suspenduë sur sa tete, ne l'a pas tenus aplom un instant. Sa variation etoit singulière, et enfin le vent a emporté cette chancelante couronne. » (17-11-1744 ; lettre 772 ; vol. VI, 49)

Sur deux événements parisiens d'importance, les émeutes de mai 1750 d'une part, le supplice de Damiens (mars 1757) d'autre part, l'épistolière se fait chroniqueuse : elle se plaît à raconter, dans un style vivant aux tons variés, installant le décor, détaillant les circonstances, faisant parler les acteurs ou les témoins. Si elle limite ses commentaires, si elle préfère garantir la véracité des faits par la neutralité du point de vue, la noirceur des tableaux, l'insistance sur la cruauté et la barbarie des hommes, tout à fait dans la manière du Voltaire historien, déclarent sans ambiguïté un parti pris, celui de l'humanité, et une perspective, celle de la philosophie.

Le tremblement de terre de Lisbonne, le 1er novembre 1755, continue à produire ses effets des mois durant sous la forme de secousses morales, dont l'occident est atteint et qui inspirent aux poètes et aux philosophes d'amères réflexions sur la condition humaine : connu à Paris dès le 18 novembre, il ne l'est à Lunéville que le 21. Voici en quels termes Graffigny en porte la sombre nouvelle à son ami :

> « Helas ! les pauvres cent mille ames qui sont perie sous les ruines de Lisbonne voudroient bien n'avoir que nos meaux. Je ne pense qu'a cet afreux malheur ; on ne parle que de cette abime. Il ne reste que 4 cent maison, et le palais du roi qui est conservé comme celui de Cimonide. » (19-11-1755 ; lettre 2290 ; vol. XIV, 381)

Quatre jours plus tard, elle revient sur la catastrophe :

> « Eh mon Dieu, Lisbonne. Je ne saurois me l'auter de la tete. On ne remue pas une porte que je ne pense que Paris abime. » (23-11-1755 ; lettre 2292 ; vol. XIV, 384)

Le choc émotionnel tient tout autant de la vision d'effroi que sa vive imagination lui suggère – « Sous ces marbres rompus ces membres dispersés », écrira bientôt Voltaire – que de la crainte de subir semblable destin. Mais la compassion l'emporte, et le sentiment d'être favorisé du sort. Que sont nos maux en comparaison des leurs ? C'est une leçon de sagesse que l'épistolière tire en définitive de ce grand malheur, mais non dans le sens que Voltaire imprimera à son célèbre poème.

La mort d'Henriette de France, morte le 10 février 1752 à l'âge de 25 ans, inspire moins une réflexion, qui pourrait toucher aux vanités terrestres, qu'un sentiment, la douleur de la disparition d'une « bonne princesse » :

> « Madame est morte, mon ami, probablement tu le sais deja. Tout le monde la regrette. C'etoit une bonne princesse, elles sont rares. Elle est aux Tuilleries sur son lit de parade a visage decouvert. » (10-02-1752 ; lettre 1826 ; vol. XII, 263)

Elle ne peut s'empêcher d'y joindre l'expression d'une inquiétude étrangère à l'événement proprement dit : le suspens immédiat de toute activité théâtrale dans la capitale réoriente sa sollicitude vers les gens de l'art,

comédiens et auteurs, dont elle est très proche, subitement privés de toutes ressources, par une raison à laquelle ils n'ont aucune part :

> « [...] et pendant ce tems-la, point de bal, point de comedie. [...] hier tous les spectacles etoient affichés, les acteurs presque habillés, et il n'y eut rien. Des ordres de la cour vinrent arreter tout [...]. » (*ibid.*)

Graffigny ressent l'arbitraire de la décision royale comme une injustice. Qu'ont à voir les théâtres avec la mort d'une princesse, si excellente fût-elle ? Et de conclure par une réflexion morale, digne d'une élégie d'Ovide ou d'une fable de La Fontaine :

> « C'est un grand bien de ne tenir a rien. Je le sens dans ce moment-ci. Quel bonheur de n'etre qu'une particuliere ignorée. » (*ibid.*)

Finalement les nouvelles du vaste monde, en alimentant la méditation de Graffigny sur les vicissitudes humaines, l'inclinent à se tourner en elle-même, pour considérer sa situation d'un autre œil. Sa santé défaillante, les tracas que lui cause son indigence, le découragement qui la gagne si souvent, tout cela semble de peu d'importance en comparaison des malheurs qu'endurent les hommes. Les nouvelles du dehors trouvent au-dedans un écho qui en approfondit le sens et la portée.

Car les lettres de Graffigny juxtaposent sans transition, sinon par le système de l'alinéa qui signale au lecteur un changement d'article, faits publics et faits privés, les seconds étant cependant réservés à l'usage personnel de Devaux. Par « faits privés » nous entendons trois réalités : la santé (incommodités passagères, vapeurs, difficultés à digérer ou à dormir, pathologies oculaires ou dermatologiques) ; l'humeur (ennui, dépression, euphorie) ; la vie affective (amour et amitié). Nous n'aborderons que ce troisième point.

Graffigny n'eut qu'une grande passion, pour l'officier de cavalerie Léopold Desmarets. Elle confie les hauts et les bas de cette tumultueuse liaison. Quand en juillet 1739, elle apprend que son amant, menacé de prison pour n'avoir pas rejoint son régiment, restera en liberté, et qu'elle pourra continuer de le voir durant son quartier d'hiver, elle confie sa joie à Devaux, sous le sceau du secret. « J'ai crié, pleuré, mon transport de joie a pensé m'étouffer », écrit-elle. L'autre amour dont elle entretient son correspondant est plus sexuel que sentimental : c'est la liaison qu'elle entretint durant quelques mois de 1743 et 1744 avec l'avocat Pierre Valleré, son locataire de la rue Saint-Hyacinthe, et qui donne lieu à d'étonnantes confidences d'alcôve.

> « Avant-hier soir nous nous raccommodemes, Doudou et moi. Oh, quel raccommodement, mon ami ! Je n'ai garde de te le détailler, je te ferois de la peine : il ne faut pas dancer devant les cul-de-jatte. Tant y a qu'il m'aprend des choses que mon ame et mes sens ont ygnoré toute leur vie. J'en suis fâchée pourtant, car cela derange furieusement ma dignité, mais que faire ? [...] J'avois ouis parler toute ma vie, de cette perdition de tete, de ces grands

> hélas, de ces je ne sais quoi, mais en honneur je n'en avois pas la moindre idee. J'espere que tu brulera cet aveu sincere de mes ridicules decouvertes. » (29-12-1743 ; lettre 634 ; vol. IV, 548)

Mais, le moment de la découverte passé, les sens rentrent en sommeil, elle « fait le Panpichon », c'est-à-dire qu'elle n'est plus capable de jouir. Bientôt elle ne parlera de Doudou que dans les termes les plus froids. Et de reconnaître, devant son ami, que « les sens n'ont été pour rien dans [s]es attachements » : « C'est la confiance, le plaisir du cœur, celui d'etre aimée, d'en etre sure, enfin, tout ce qui porte une ame dans l'autre par la communication et la conformité des gouts. Voila ce que j'aime, ce qui fait mon bonheur, et que je ne trouve ny n'ai trouvé depuis mon depart de toi » (18-4-1746 ; lettre 987 ; vol. VII, 362). Jamais Devaux, qu'elle appelle « mon autre ame », ne sera détrôné de la place qu'il occupe dans son cœur, malgré les querelles et les brouilles qui émaillent la correspondance, et auxquels nous devons quelques parenthèses dans l'échange.

Les visites de Lorrains en séjour à Paris tendent autour de Graffigny un réseau invisible d'amitiés : rue d'Enfer, près du jardin du Luxembourg, où elle est installée depuis 1751, et où elle tient une sorte de salon, se pressent l'abbé de La Galazière, Saint-Lambert, le comte de Stainville, la marquise de Boufflers, son frère le prince de Beauvau-Craon, le comte de Lucé, le comte de Lomont, fils d'Émilie du Châtelet, Nicolas-Léopold Liébault. Mais la principale liaison de sa vie est bien celle qu'elle noue avec Devaux, et qui, tout en connaissant des périodes fastes et néfastes, triomphe du temps... et surtout de Devaux lui-même. Car on est frappé de constater la disproportion entre la faiblesse de caractère de l'un et l'endurance de l'autre. Les deux épistoliers, n'étant pas sur un pied d'égalité, ne sauraient échanger les nouvelles du cœur selon la réciprocité souhaitée. Devaux, déçu et bientôt aigri par le tour que prend sa carrière, déprimé par la maladie dont ses parents sont affligés, malade lui-même, exprime à son amie le désarroi dans lequel il est tombé. Son élection à l'Académie de Nancy, tant désirée, et à laquelle Solignac semble opposé, est l'occasion de lettres où il confie sa peine. Alors Abelle se fait consolante : « Compte que je suis a coté de toi, que je te caresse, que je tache d'adoucir l'amertume de ta douleur, non pas en la condamnant, mais en la partageant. » (25-11-1751 ; lettre 1792 ; vol. XII, 186) Une fois élu, il lui faut songer à son discours de réception. Nouvelle occasion de manifester sa faiblesse, et pour son amie d'exprimer ses encouragements, mais aussi son irritation devant tant de puérilité. Après de nombreux échanges sur le sujet, Devaux lui envoie des extraits de son discours. À quoi elle répond :

> « Enfin donc, voila ton discours qui prend forme. Tu trouveras les phrases comme tu as trouvé les choses. Il n'y a qu'a vouloir quand. Je n'en dirois pas tant a tout le monde et c'est ce qui t'attire si souvent mes bourasques. C'est qu'il m'est odieux de voir qu'a tous les egards tu ne fais jamais ce que tu as

> la faculté de faire. [...] En verité, il seroit tems de se connaitre soi-meme e de n'etre plus un enfant ridé et une coquette barbuë. » (22-9-1752 ; lettre 1922 ; vol. XIII, 50)

Deux jours plus tard, elle renouvelle ses encouragements à Panpan :

> « Courage, Petit-Jean, c'est fort bien debutée. Oh indigne, je te donnerois volontier autant de souflets qu'il y a de lignes impertinentes dans ta letre. Eh, que veux-tu de mieux, orgueilleux insuportable, que ton exorde ? [...] Eh, au nom de Dieu, defais-toi de tes minauderie, je ne saurois trop te le repeter, et fais tout rondement ton discours, sans perdre ton tems et ton bon sens en geremiade qui sont insoutenables. [...] sois court. Les melieures choses ennuient les autres, et surtout le roi, et il faut du tems pour etre court. » (24-9-1752 ; lettre 1923 ; vol. XIII, 50-51)

L'épistolière ne cesse de prodiguer ses conseils à l'ami. En cette circonstance comme en d'autres, elle le tient à bout de bras, le retenant de sombrer tout à fait. La franchise de son caractère, qui n'est pas exempte de brutalité, l'amène aussi à dire positivement la nature du sentiment qu'elle nourrit pour Devaux. Les nouvelles du cœur courent alors sous la même plume qui évoquait une ligne plus haut les ragots mondains ou les derniers spectacles parisiens.

Ravauder les temps

Les différentes chroniques, littéraire, mondaine, sentimentale, trouvent à se nouer dans la relation d'amitié amoureuse si particulière qui unit Graffigny et Devaux au long de ces vingt années d'une correspondance nourrie. La nouvelle, donnée ou reçue, n'a d'autre fin que d'alimenter une liaison épistolaire qui est, en réalité, le seul vrai sujet des lettres que nous lisons. C'est de la relation elle-même dont il est question. Cette réflexivité de l'acte épistolaire, corollaire de l'allègement de la matière au profit de la pure parole, confère aux lettres leur caractère poétique. Et nous devinons à leur lecture le rêve d'une communication immédiate, d'une légèreté semblable à un battement d'ailes.

Ces héroïdes, esquissées à coups de plume, se trouvent cependant contredites par la trivialité du quotidien. Graffigny ne cesse de se plaindre de ce que son temps est mangé : les importuns qui lui font visite lui ruinent ses journées ; après leur départ, elle n'est plus bonne à rien. Ou encore les heures de repas, si contraignantes, les interminables séances de jeu, comète ou papillon, les parties de campagne aux beaux jours, et les dizaines de billets et lettres, d'affaires ou de mondanité, qu'elle écrit quotidiennement, et dont bien peu répondent aux élans de son cœur. L'art littéraire est si long, et la vie si brève. Si cependant elle écrivait ses pièces ou romans avec la même facilité qu'elle écrit ses lettres, elle publierait un volume par mois, assure-t-elle. Aussi se décrit-elle comme une « ravaudeuse ». Ce mot, du registre familier, qui désigne

une personne tenant des propos futiles, dénués d'intérêt, voire impertinents, est dérivé d'un verbe dont le sens propre est « raccommoder à l'aiguille des vêtements usagés ». Il renvoie donc au propos rhapsodique que Graffigny tient dans ses lettres, cousant ensemble des pièces de provenances différentes, pour former un texte bariolé, et tirant son unité non du fond, mais de la forme, de l'acte communicationnel lui-même, de la destination qui orientant le propos vers sa fin lui confère une justification *a posteriori*. Les lettres de Devaux sont composées de tout ce qu'elle a vécu, entendu, dit ou écrit dans la journée. C'est un condensé de paroles et d'actions, un condensé d'existence. N'est-ce pas à ce niveau que se situerait la vraie nouvelle dont l'épistolière fait l'offrande journalière à son correspondant préféré ? Mais si l'activité d'écriture épistolaire consiste à coudre les moments dispersés du jour, n'est-ce pas précisément dans cette réunion d'un temps éclaté qu'elle trouve sa fin ultime ? Aux marges du jour, le matin tôt, le soir avant le souper, avant le jeu, ou avant le coucher, quand déjà les paupières se ferment, Graffigny parcourt les lettres de son ami, et noircit les feuillets qui doivent lui donner réponse et ainsi relancer l'échange. Dans ces moments, elle échappe à la dispersion qui la menace, elle réunifie les parties divisées de son moi, et parle enfin sa langue : « Au moins je parle ma langue un quart d'heure trois fois la semaine. » (25-8-1748 ; lettre 1287 ; vol. IX, 235) écrit-elle. Sa langue, c'est un mélange très personnel de mots lorrains, de surnoms dont elle affuble ses proches, d'expressions figurées ou métaphoriques, toujours plaisantes, parfois railleuses, jamais méchantes, tout cela selon une orthographe aussi fluctuante que savoureusement personnelle. C'est au fond tout ce que l'usage policé de la société parisienne lui interdit. Or peut-on se sentir chez soi ou à soi sans parler sa langue ?

L'écriture épistolaire revient donc, si l'on reprend la métaphore de la couture, à replacer côte à côte les pièces de tissu que le quotidien s'emploie à déchirer. Si l'on emprunte une autre image, à la physique cette fois, on pourra dire qu'elle exerce une force centripète, rapprochant du centre les données périphériques, sans lien apparent les unes avec les autres. Les nouvelles, ainsi collectées, ressaisies dans un même acte, destinées à une même personne, liées entre elles dans l'élan d'affection qui les porte vers l'ami, de symbole de dispersion et de mort, deviennent image de synthèse et de vie. Étrange alchimie que celle de la lettre, qui de la boue fait de l'or !

Toutes les nouvelles ne consistent pas en des morts princières, des inaugurations de statues royales ou des cataclysmes planétaires. La plupart sont faites des mille et un riens du jour. Et, paradoxalement, c'est à ces riens que Graffigny attache le plus grand prix, comme Devaux du reste. En s'échangeant les riens de leurs vies respectives, chacun se livre plus complètement à l'autre. Ne rien cacher de ce qu'on vit d'heure en heure, restituer dans une communication suivie les moindres actions, les moindres sentiments, c'est le but visé par la correspondance. Aussi la lettre s'apparente-t-elle à un journal intime. Laissée et reprise deux ou trois fois dans le jour, elle est fréquemment

poursuivie jusqu'au moment de la levée. Il n'est donc pas rare de trouver deux dates sur une même lettre. Une formule de congé, du type « À revoir donc tantôt » trouvera sa suite à la ligne suivante dans un « Tantôt est arrivé » ; un « À demain » par un « C'est aujourd'huy demain ». Rien ne semble devoir échapper au regard du destinataire : la vie du scripteur s'étale tout entière sous ses yeux ; il n'est pas jusqu'aux nuits, qui par le jeu de l'ellipse, ne trouvent une figuration dans la lettre.

Cet idéal de transparence trouve sa source dans une stricte équivalence entre deux attitudes, qui à première vue pourraient paraître antithétiques. Gênée, on l'a vu, par les mille importunités que lui font subir un entourage intrusif, Graffigny aspire de toute son âme au moment où enfin elle pourra être à soi. Mais être à soi, c'est dans le même mouvement se rendre disponible à autrui, quand cet autre n'est qu'un *autre moi*[7]. « Je ne trouverai plus le tems de vivre a moi » écrit-elle en décembre 1750, « c'est-a-dire de causer avec mon ami ». Ainsi dès qu'on est à soi, on est à l'autre, et on le lui signifie d'un mot : la lettre sert à cela, prendre la plume pour marquer cette disponibilité retrouvée. C'est la nouvelle qui les justifie toutes. Le ton élégiaque n'est alors pas toujours évité. Après le départ de Devaux en mars 1748, elle écrit : « Tout ce que tu as touché m'est cher. Je te vois et te cherche partout et en tout, et ne te trouve nulle part. » Et quelques jours plus tard :

> « Il n'y a pas une minute, non une minute du jour, ou je ne sois à toi, ou je ne te regrete, ou je ne sente que je ne puis avoir aucune joye, aucun bonheur sans toi, et que je ne t'aurai jamais comme je le voudrois. Passons, comme tu dis, car mes letres ne seroient que des elegies. » (31-3-1748 ; lettre 1225 ; vol. IX, 26)

Mais ce don total s'accompagne et s'encourage du fait même que la réciproque n'est pas vraie : « jamais je n'aurai de toi le meme retour d'amitié et de confiance que je te donne » (19-3-1748 ; lettre 1220 ; vol. IX, 11), se plaint-elle à Devaux. La dissymétrie est sans doute inscrite dans la dynamique de l'échange, dans son équilibre interne.

Conclusion

La correspondance de Graffigny, par l'échange des nouvelles, fait vivre toute une époque. Nous serions tentés de tomber dans le piège d'une lecture documentaire, qui puiserait dans cette mine les informations propres à satisfaire notre curiosité, d'une lecture qui prélèverait sur l'édifice les pierres sculptées sans préoccupation de la cohérence de l'ensemble. L'ensemble est plus beau que les ornements qui le parent. C'est lui qu'il faut considérer. On

7. L'« Autre Moi » est un des surnoms de Léopold Desmarets.

comprend alors quelle place y tiennent les nouvelles : elles sont l'épice qui doit réveiller l'appétit, le sel qui redonne le goût quand tout lasse, et que l'odieuse routine ferme l'horizon et coupe les ailes. Cette donnée, qui dans la partie qui se joue entre les épistoliers a une fonction apéritive, et relève plus largement d'une stratégie de séduction, si elle est importante, reste cependant négligeable si on la réfère à l'enjeu premier, l'entretien quotidien du lien de confiance et d'affection qui unit les deux épistoliers. Car ceux-ci ne parlent des autres que pour arriver à parler d'eux-mêmes, les nouvelles servant de médiation vers la seule question qui mérite d'être posée, comment être à soi si l'on n'est pas, simultanément, à l'autre ? C'est dans cette dialectique que la nouvelle trouve sa place, nécessaire, mais provisoire ; elle s'efface ensuite pour laisser chacun des partenaires de l'échange l'un en face de l'autre, dans l'éphémère intimité d'un moment précieux et rare, précieux parce que rare, dans un temps et un espace dilatés à la mesure de l'affection partagée, où l'absence s'est inversée en présence, et où le rêve est devenu réalité. ■